

## Rencontre avec La Reine des Glaces

Je tenais à vous faire partager mes questions concernant l'écriture de La Reine des Glaces et les réponses passionnantes de Marie Diaz.



- Pourquoi avez-vous choisi d'adapter La Reine des Neiges de H.C. Andersen?

Comme à chaque fois, c'est au contraire l'histoire elle-même qui est venue me visiter ! Elle a littéralement 'cogné au carreau' dedans moi, pour être à nouveau racontée. Il ne s'agissait pas d'opportunisme éditorial pour une quelconque célébration Andersen, l'année du Danemark ou la fête du hareng fumé...

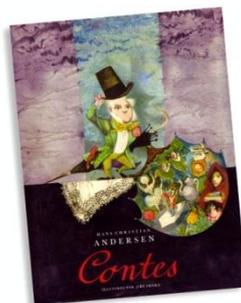
Ce conte est revenu à un moment où j'en avais précisément besoin, et j'ai éprouvé la nécessité de le traduire dans ma propre langue pour le partager à mon tour avec des lecteurs d'aujourd'hui, enfants, ados, grands ou vieillards, mâles et femelles confondus. J'insiste : le conte est une nourriture vitale pour *tous*.

Mais commençons par le commencement :

par hasard et par chance, j'ai vu le jour dans une famille où la curiosité artistique et intellectuelle ont toujours été encouragées. Mes parents nous ont nourris de musiques, de ballades en montagne et d'histoires. J'ai grandi abreuvée de Belles Histoires de Pomme d'Api, d'albums du Père Castor, et puis d'Astérix, Spirou, Blueberry, le Petit Nicolas, Roald Dahl et Jack London, entre mille autres livres cultes— et je n'oublie pas le cinéma et la salle de jeux peuplée de Playmobils.

Je dévorais tout, des journées entières dans les pages, un peu décalée par rapport aux copains de mon âge, car c'était aussi une maison sans télé...

J'ai été particulièrement marquée par les contes et les mythologies de diverses cultures, les récits fondateurs des peuples. C'est ma grand-mère Pilar qui m'a offert le recueil des contes d'Andersen illustrés par Jiri Trnka chez Gründ, lorsque j'avais 10 ans. Elle-même avait été privée d'histoires et de jeu dans l'exil de sa famille hors d'Espagne, et la transmission avait manqué... mais elle était une grande conteuse à sa façon, avec 'son génie propre', selon la formule de l'auteur Fred Vargas.



(sur l'effet longue durée des contes) :

J'ai lu, relu et re-relu les contes d'Andersen avec effroi et ravissement, autant pour le texte que l'illustration, horrifiée par la fin de la Petite Sirène, devenue écume sur la mer par amour pour ce nigaud de prince, choquée par les pieds bleus de la Petite Fille aux Allumettes dans la neige, des phrases énigmatiques gravées dans ma mémoire: « *La Dorure s'efface – Seule la peau de Porc demeure...* » La seule vue de la couverture suffit à me replonger dans ce climat de magie glaciale, aux pointes d'humour noir cruel.

Les contes ont continué à résonner en moi. C'est là leur patient travail de fond : ils restent chevillés à l'âme, longtemps après la lecture. A la fois gardiens des émotions, sources de questions et de solutions nouvelles à chaque visite...

Parmi eux, la 'Reine des Neiges' est restée gravée dans ma mémoire comme l'un des rares contes d'Andersen 'finissant bien' - ou pour employer le langage de la psychologie, offrant une *réparation*, c'est-à-dire l'ouverture sur une nouvelle vie pour les héros.

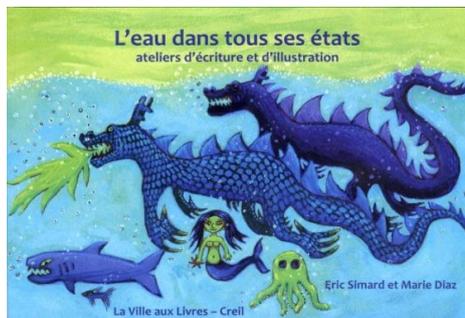
Kay et Gerda franchissent un stade initiatique majeur au cours de leur épopée, en affrontant leur pire angoisse et en la transcendant : ils sont comme 'nés deux fois'. La part blessée du lecteur y puise un baume en même temps. Et puis cette Laponie norvégienne dépeinte par Andersen, ce bout d'Europe trempé dans l'océan arctique, agit comme une porte d'entrée dans notre imaginaire vers un Grand Nord mythologique...

Et voici comment l'histoire est revenue me visiter :

Je travaillais pendant l'hiver 2009 avec des classes de CM et 6<sup>ème</sup> à Creil, dans l'Oise, pour des ateliers d'écriture et d'illustration menés avec l'ami auteur Eric Simard. Le thème choisi par les bibliothécaires de La Ville aux Livres était 'L'eau dans tous ses états'. Les travaux des élèves devaient donner lieu à un recueil en couleur publié par la Ville aux Livres, ce qui n'était pas une mince responsabilité.

Certains élèves étaient aux prises avec de grosses difficultés familiales ou sociales, avec un rejet parfois violent de la contrainte scolaire. Nous sentions littéralement les émotions bouillir en classe !

Eric et moi avons abondamment cogité sur les consignes créatives les plus fertiles à donner aux enfants pour canaliser ces émotions brutes. Nous sommes partis de jeux poétiques et graphiques sur l'analogie entre états émotionnels (*bouillir de colère, être glacé de peur, etc.*) et états physiques de l'eau (*gazeux-vapeur, liquide-pluie/mer/flaque, solide iceberg, glaçon etc.*), ce qui a donné lieu au bout du compte à des productions très percutantes :





Quelque part au milieu de ce travail et des interrogations douloureuses, une vision a surgi en moi : une sorte de geyser bleu glacé bouillonnant... Et le besoin impérieux de relire la 'Reine des Neiges'. Je voulais partager ce conte de glace et de feu avec ces enfants en manque de mots, souvent coupés à l'école de leur langue maternelle, et ainsi d'une grande part de leur identité, et j'espérais leur fournir ainsi un onguent anti-rage et anti-douleur... Je ne sais pas si j'y suis parvenue, mais je crois que l'histoire les a marqués.

- Quels changements avez-vous choisi d'apporter au conte d'Andersen?

(à la redécouverte de l'original) :

Ayant relu la 'Reine des Neiges', écrite par Andersen en 1845, j'ai d'abord pensé : 'oh non, pas possible que l'héroïne soit aussi cruche !'- alors que je n'avais gardé que le souvenir de sa vaillance -. C'était à mes yeux l'un des rares contes édités où les rôles sont inversés par rapport à ceux assignés dans notre société : c'est le personnage féminin qui mène la quête, affronte le grand inconnu et une Reine démoniaque, et sauve le héros masculin pris au piège. Pas mal, pour une petite fille perdue seule dans le vaste monde... !

Malgré le plaisir de la langue d'Andersen dans la traduction vieillotte et l'odeur du vieux livre adoré, je trouvais certains passages obscurs, redondants, (notamment dans le jardin de la magicienne) et la symbolique emberlificotée. Et surtout, surtout, Andersen ne nous disait rien sur la Reine des Neiges à la fin, lorsque Gerda va retrouver Kay au Palais - la Reine est tout bonnement absente.

D'un point de vue psychologique, l'angoisse est laissée flottante : la menace plane toujours, même après le retour des héros à la ville. Kay et Gerda semblent ramenés au point zéro de leur vie, comme figés dans une enfance pâle, asexuée, éternellement captive.

J'étais très mal à l'aise avec cette absence de courage du conteur, qui laisse le lecteur seul aux prises avec les démons de son inconscient : l'archétype de la reine malfaisante, l'un de ces 'prédateurs internes' de la psyché, selon les termes de la psychanalyste Clarissa Pinkola-Estès, n'a pas été confronté et reste à l'œuvre en eux... et en nous lecteurs, du même coup !

(reconstituer le squelette du conte) :

Sauf mon respect pour Andersen, plusieurs ingrédients de sa 'Reine' me paraissaient donc indigestes pour des lecteurs-zappeurs d'aujourd'hui. L'idée d'une réécriture libre a surgi en moi et je me suis mise au travail à partir de deux traductions : celle française d'Anne-Mathilde Paraf dans mon vieux recueil Gründ, et une version anglaise traduite du danois par Jean Hersholt.

Il s'agit de mon premier essai d'adaptation littéraire. Je me suis posé beaucoup de questions sur ce que je pouvais m'autoriser comme mutations, sur ce qui était fécond ou non pour mon imaginaire dans le

texte d'Andersen, sur la longueur que tolérerait un jeune lecteur, un parent, un éditeur... Je n'ai évidemment pas trouvé de réponse définitive à tout ça, et j'ai donc navigué à l'instinct. J'ai essayé de trouver un compromis entre l'ampleur épique du conte, qui permet de déconnecter la raison, pour mieux plonger dans le merveilleux, la synthèse et sobriété nécessaires pour la compréhension, sans perdre de vue musicalité et saveur... Je précise que je revendique pleinement la subjectivité de ma lecture et de mes interprétations !

Je réfléchis depuis longtemps à la 'mécanique' du conte merveilleux. Mon travail est nourri par la lecture des contes sous l'angle de la psychanalyse - les ouvrages de Bruno Bettelheim, Marie-Louise Von Franz, Clarissa Pinkola-Estes et Pierre Lafforgue sont mes livres de chevet -.

L'illustration que Magnard m'a commandée du 'Barbe-Bleue' de Perrault en 2002 a représenté un tournant dans ma création. J'étais déjà convaincue de la puissance du conte sur moi, mais le travail de terrain réalisé avec des classes de tous âges autour de cet archétype terrible et fascinant m'a permis de prendre la mesure de sa profonde résonance chez nous *tous*.

(sur le conte, ses effets, et la position du conteur) :

C'est que les contes détiennent le plus concentré des pouvoirs. Contrairement à des préjugés courants, ils ne sont pas là pour nous 'distraire' du réel ou nous infliger des leçons de morale, mais pour répondre de façon mystérieuse et souterraine à nos interrogations les plus profondes et les plus graves sur la vie : le lien amoureux, la dépendance affective, la peur de l'abandon, la maladie, la mort, la renaissance, les cycles de l'âge et du temps. Et puis ils sèment les graines d'espoir !

Comme le dit le pédopsychiatre Pierre Lafforgue, le conte est un '*contenant*' aux angoisses existentielles, présentes dès la toute petite enfance chez le petit d'homme. Il est comme un précipité d'âme humaine, où les plus nobles et les plus terrifiants ingrédients bouillonnent dans un grand chaudron.

Le conteur Henri Gougard écrit : « A mon avis, le premier conteur n'a pas été le plus éclairé de tous, mais le plus angoissé. » Le conte merveilleux (*je mets à part le conte d'avertissement, qui a une fonction moralisante*) nous console mystérieusement de nos terreurs et nous redonne goût à la vie.

Je n'écris pas, je ne dessine pas, je ne conte pas pour décorer, pour faire joli ou gentil, ou pour asséner au lecteur une morale pré-mâchée. Je crée pour appréhender l'ombre, pour poser les questions qui font peur, pour soulager la solitude. Je raconte des histoires connectées à la voix de nos ancêtres, pour transmettre une nourriture symbolique venue du premier âge de l'espèce. Je prête ma voix pour construire des passerelles et renouer du lien entre semblables. Je fouille les terreurs, le pas beau, l'interdit, pour réveiller le feu purificateur, pour alimenter les ressources créatrices de chacun, pour lutter contre les démons du dedans et du dehors.

*Je suis artiste comme tout le monde* : parce que jouer et créer sont l'essence même de la vie et de l'humanité vers laquelle nous avons à cheminer, parce que jouer et créer sont l'expression naturelle du petit d'homme, jusqu'à ce que le regard de ses pairs, des adultes, de l'école ou du discours ambiant fige sa confiance en lui-même et en ses pouvoirs.

Je crée pour briser les catégories étanches érigées par notre société, qui décide que celui-ci 'a des dons' pour faire l'artiste, et que celui-là fera comme on lui dira, col bleu ou blanc, bien boutonné ! Je crée pour retrouver l'effervescence d'une journée d'enfance passée entre campements Playmobils, lecture aux doigts de confiture et rêves en liberté dans le vent et les arbres.

(quelques mots du contexte) :

‘La Reine des Neiges’ comme toute l’œuvre d’Andersen est un conte littéraire et non pas le fruit d’une collecte directe de la tradition orale - comme chez les frères Grimm par exemple, pionniers du collectage en 1812 -. Cela n’empêche pas son travail d’être nourri de culture orale nordique, qu’il l’ait voulu consciemment ou non.

Andersen (1805-1875) vit en pleine période Romantique, où les nations occidentales revisitent leur antiquité et leurs mythes pour se réinventer une identité nationale, parfois fantaisiste. Le folklore, ce ‘génie du peuple’ (chansons populaires, contes, épopées, mythes et légendes) apparaît menacé par l’industrialisation et l’urbanisation : il fait l’objet de grandes collectes et devient l’objet d’études scientifiques et de classements typologiques. Cette matière servira aussi parfois à alimenter les propagandes nationalistes.

La nature est exaltée, ainsi que l’exploration des tourments de l’âme, en réaction aux excès antérieurs du rationalisme.

Andersen est un fils de la classe ouvrière pétri de rêves de revanche sociale. Il va gagner grâce à sa plume une place d’honneur auprès des têtes couronnées du Danemark et d’Europe. Il rêve d’écrire un ‘grand œuvre’ : poésie, romans, théâtre, opéra... Ironiquement, ce sont ses contes, considérés comme un genre littéraire mineur, qui lui vaudront un succès international de son vivant. Son écriture est pétrie de sa curiosité pour les cultures et mythes scandinaves et ses voyages à travers l’Europe, son œuvre marquée par des hantises et une ironie froide, très personnels. Dans ses contes, le merveilleux et le fantastique sombrent souvent dans la tragédie.

(dans la cuisine du conte) :

Je me suis d’abord efforcée de ‘rassembler les os’ du conte, selon l’expression de Pinkola-Estès, c’est-à-dire retrouver sa trame de fond, sa colonne vertébrale. Comme le note Bettelheim dans sa ‘Psychanalyse des Contes de Fée’, la ‘Reine des Neiges’ est parmi les contes d’Andersen l’un de ceux dont la structure s’apparente le plus au conte merveilleux. Mais à mon sens certains ‘os’, liens logiques, manquent dans sa version.

J’ai cherché à dégager la structure en dépouillant le texte de ce qui m’apparaissait superflu, la mièvrerie et les penchants édifiants de la bonne société du XIX<sup>e</sup>, pour laisser parler ce qui agit vraiment selon moi : la force des symboles et des archétypes, reflets de nos processus inconscients.

J’ai ‘amplifié’ le texte pour le raccommode, en fouillant derrière des fragments symboliques: *les trolls qui flanquent le diable autour du miroir, le buisson aux baies rouges, les pieds nus de Gerda dans la neige, les signes étranges déchiffrés par la vieille Laponne* - que j’ai librement interprétés, en écho avec des motifs de mythologie nordique. Ces strates ‘archéo-symboliques’ me passionnent.

(secrets de fabrication) :

Depuis toujours je crois, pour moi, la Reine devait être renommée Reine des Glaces. Elle est une force implacable, anti-vie - or le symbolisme de la glace est plus menaçant que celui de la neige, associée aux plaisirs esthétiques et ludiques de l’hiver. Sous la neige, les espèces animales et végétales sont protégées, enrichies en azote notamment, préparant leur germination future. Sous l’avalanche ou la

grêle, dans la crevasse, la vie est fracassée. De plus, le mot 'neige' sonne tout doux dans la langue française, tandis que 'glace' est incisif !

J'ai creusé cette thématique, récurrente dans l'œuvre d'Andersen, (pensons aussi à 'La Petite Fille aux Allumettes'), avec une des ses nouvelles, méconnue et assez ennuyeuse, disons-le : 'The Ice Maiden – la Vierge de Glace'. L'histoire se déroule dans les Alpes Suisses, où Rudy, un jeune et beau gaillard des montagnes, est piégé par une créature maléfique vivant dans le glacier, qui l'embrasse et va le précipiter au fond d'un lac juste après son mariage...

L'ennemi n'est pas l'hiver, qui fait partie du cycle naturel, mais une *perversion de l'hiver*, sous son aspect uniquement destructeur ! La glaciation dans le conte exprime l'empêchement absolu des cycles de vie, l'arrêt de la circulation d'énergie dans la psyché et le corps, un éteignoir sur le feu créateur de la libido. Au centre du lac gelé brisé, symbole possible d'un centre psychique morcelé, Kay devient un mort-vivant.

La Reine, comme un vampire, se nourrit de l'énergie des ses victimes ; privée de cette nourriture, elle cesse tout simplement d'exister - tout comme un complexe négatif à l'œuvre à l'intérieur de l'inconscient -. Il y a aussi dans le conte la trouble association entre séduction, sensualité et danger de mort- emprisonnement du corps- ensorcellement de l'âme. Faut-il y voir un écho aux échecs de la vie amoureuse d'Andersen ? Mystère.

En tant qu'illustratrice, je me laisse aussi beaucoup guider par les images, comme un metteur en scène de cinéma qui réalise son story-board avant de tourner. Les images doivent s'enchaîner d'une façon fluide, avec des liens logiques entre les scènes, mais aussi des surprises et parfois des ellipses.

Puis je m'efforce de mettre son et sens en cohérence, en écrivant 'à voix haute'. La musique est essentielle. Elle se met en place d'elle-même, mais doit ensuite être orchestrée. Le conte, comme toute œuvre d'art, agit d'abord par l'émotion esthétique, un équilibre délicat à réaliser entre élan spontané et maîtrise.

(tomber sur des os, et se frayer sa propre voie...) :

Certains passages résistaient à ma compréhension : je trouvais qu'il manquait un lien logique primordial entre le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>nd</sup> chapitre, entre le miroir cassé du Diable et l'apparition de la Reine. Le pourquoi était laissé à l'imagination du lecteur chez Andersen, ce que je trouvais frustrant. Comme le symbolisme chrétien est trop connoté pour moi, ou pas assez fertile, j'ai remplacé le Diable d'Andersen par le Troll, omniprésent dans les contes nordiques. Puis je me suis efforcée de raccommoder les liens entre ces deux forces du mal absolu, ces deux prédateurs que sont le Troll et la Reine.

Chez Andersen la Reine a deux résidences, l'une d'été au nord de la Laponie, où se rend Gerda (*au Cap Nord, en somme !*) et l'autre d'hiver sur l'île du Spitzberg (*ou Svalbard*) : ce qui fait que dans son conte elle ne va pas jusqu'au bout du risque, mais se contente de l'étape précédente... révélateur à mon avis de la peur d'Andersen d'en découdre pour de bon avec la Reine ! C'est juste un indice, mais je m'en suis emparée car il était important pour moi que le royaume de glace soit le plus inaccessible possible. J'ai donc creusé le palais dans un glacier sur une île non nommée (pour laisser l'imaginaire plus libre) au-delà du nord du monde, et je l'ai entourée d'un labyrinthe d'icebergs.

J'ai rebaptisé Gerda - qui me faisait penser je ne sais pourquoi à une joviale paysanne suisse aux joues rouges !- en Freyja, déesse nordique associée à l'amour, à la sensualité et à la fertilité. C'est aussi un hommage à un personnage de l'une de mes chères lectures d'enfance, 'Le Cimetière des Cachalots', un

roman d'aventures dans le grand nord canadien écrit par Ian Cameron.

En place des prières lacrymales d'Andersen, j'ai choisi la musique pour combattre la glace : c'était une évidence. L'accordéon rouge et bois et le chant, symboles du souffle créateur, font deux remèdes souverains contre le néant blanc. L'accordéon est aussi un instrument esthétique et ludique, facile à transporter et présent dans de nombreuses musiques à travers le monde, dont les musiques populaires scandinaves.

(donner du corps aux images) :

Cette histoire est pour moi une célébration de la vie : tous les sens sont conviés à la fête. Lande, écorce, eau courante et vent, os et arêtes, étoffes, broderies, corolles, peaux de fruits, pelisse tiède des animaux... on doit pouvoir humer, palper, vibrer en même temps que les héros.

J'ai distribué gourmandises et eau-de-vie comme rations de survie pour affronter la rudesse du blizzard et l'épuisement des corps. Je trouvais important que les personnages échangent boisson et nourriture, de la même façon que nos instances psychiques communiquent entre elles, et que le conscient et l'inconscient se fertilisent mutuellement. La nourriture est aussi un indice coloré des saisons qui se succèdent : de l'abondance des fruits mûrs de l'été on passe aux mets épicés d'automne, pour arriver au bouillon de la vieille du Nord, nourriture élémentaire et concentrée en nutriments.

J'ai redonné force, dignité et vigueur aux compagnons-doubles animaux, Renne et Corbeau : Freya à mon avis a besoin de toutes leurs facultés aiguisées pour parvenir à son but. Or chez Andersen je trouvais le renne un brin rhumatisant, et l'un des deux corbeaux mourait gratuitement à la fin, ce que j'avais du mal à supporter !

( suivre sa vision et oser s'affranchir de l'original ) :

J'ai glissé le Loup, compagnon fidèle de mes rêves et lectures d'enfant, dans le repaire des Brigands, devenu grotte souterraine au lieu d'un manoir gothique. Pour cela j'ai dû avancer d'un chapitre la rencontre de Freya avec le Renne dans la forteresse de la Damoiselle... qui était à l'origine un palais baroque, dégoulinant de stucs, avec Prince et Princesses en dentelles !

J'ai du mal avec l'imagerie précieuse du XVII ou XVIII<sup>e</sup> siècle, (...sauf lorsque c'est Miss Clara qui l'illustre !) et j'ai une allergie au mot prince (sauf s'il est associé à 'noir', mais ceci est une autre histoire.) Le côté rugueux, organique, de l'imagerie médiévale me parle davantage : aussi Chevalier, Damoiselle et forteresse de bois sur la lande se sont-ils imposés d'eux-mêmes, en hommage spontané au Rohan de Tolkien, aux récits des cycles Arthuriens et aux peintures romantiques des Préraphaélites. Un peuple de cavaliers m'arrangeait bien pour la présence du Renne, même s'il est une monture insolite, car j'avais aussi supprimé le carrosse - trop connoté 'grand siècle' à mon goût. Je voulais une chevauchée plus rude et épique.

J'ai ajouté le Phoque, qui crée un pont entre la Vieille du Nord, (avec ses mystérieuses peaux et morue), et l'île-forteresse. Le phoque est un symbole puissant pour de nombreux peuples autochtones de l'Arctique, et il est aussi présent dans les contes celtiques, à la fois promesse d'abondance et présence mystique régnant sur les créatures de l'océan.

( la magie à la rescousse ) :

J'ai redessiné le cours de la rivière que remonte Freya, symbole privilégié de la quête intérieure et de l'initiation. Le conte recèle une double initiation : l'une féminine pour Freya, l'autre masculine pour Kay ; partis enfants, les héros accèdent à la maturité amoureuse au terme d'un cycle complet des saisons.

J'ai dévidé le fil de ses rencontres fantastiques avec les vieilles femmes sorcières : Vieille du Verger (la trop bonne mère étouffante), Vieille Femme Brigand (symbole de transgression pour sortir des bonnes manières, et d'une agressivité vitale à se réapproprier) et Vieille du Nord-prophétesse, qui manipule un langage de signes magiques (réminiscence probable de l'alphabet runique des Vikings, aussi utilisé par le peuple Sami ).

On peut les voir comme trois avatars successifs de Déesse-Mère pré-chrétienne, forces de Vie et Mort, tour à tour inquiétantes, terrifiantes et aidantes. Par souci de clarté, j'ai fusionné la Finnoise et la Laponne d'Andersen, suffisamment proches à mon sens, pour ne faire qu'une Vieille du Nord,



(Le feu dans le crâne pour vaincre la glace) :

J'ai beaucoup cherché avec quelles armes Freya allait lutter contre la Reine, car chez Andersen Gerda se contentait de prier et pleurer et ça ne me convenait pas du tout ! Ma compréhension s'est 'éclairée' quand j'ai amplifié le lien entre la jeune fille et la vieille Finnoise/Laponne/ Vieille du Nord grâce au conte 'Vassilissa la Belle' : la terrifiante sorcière Baba Yaga, qui vit au fond de la forêt, donne un crâne empli de feu à Vassilissa l'héroïne pour rallumer son foyer. Cette histoire est la première que j'ai entendu dire par une conteuse, à Lyon il y a des années, et elle m'a beaucoup marquée. Puis j'ai redécouvert les merveilleuses illustrations de Bilibine, et lu la passionnante interprétation du conte par Pinkola-Estes.

La Vieille du Nord, sous ses dehors guenilleux, est réellement le personnage le plus puissant du conte, et c'est encore un indice qui permet de le comprendre, lorsque le renne d'Andersen dit : « *Tu es très remarquable, je sais que tu peux attacher tous les vents du monde avec un simple fil à coudre* » C'est ainsi que j'ai su que son pouvoir était bien plus grand que celui de la Reine... Elle est la force de vie inextinguible présente en chacun de nous, tout au fond, pour peu qu'on aille lui rendre visite en affrontant la peur et la répugnance, la guérisseuse et la jeteuse de sorts...

Le crâne de morse fait un lien visuel avec la hutte en os de baleine de la Vieille, et un bon abri pour le feu de braises, que je vois comme la flamme invincible reliant Freya à sa lignée féminine, don de création et de procréation. Le buisson aux baies rouges, le houx, est aussi associé à la fertilité, la renaissance et la protection contre les esprits malfaisants dans les mythologies nordiques et celtiques.

(le combat final) :

Il a fallu trente-six ans de ma vie pour écrire quelque chose qui paraît simple et banal, le dialogue de fin entre Freya et la Reine. Tant que j'étais sous le pouvoir de la Sorceresse, en quelque sorte, je ne voyais pas comment la vaincre, ni quel sort j'allais lui réserver !

Après avoir hésité pendant des semaines, j'ai compris un jour que Freya combattait davantage avec ce qu'elle *était* qu'avec ce qu'elle *faisait*. Elle est vainqueur grâce à son feu intérieur, sa créativité, de par sa connection aux forces de la nature. Elle est certes nourrie et encouragée par ses marraines-sorcières et par les esprits animaux rencontrés en route, mais elle seule a le pouvoir de libérer Kay par la force de son amour.

La vitalité de Freya est en soi une menace pour la Reine, qui n'a pas accès aux plaisirs des humains : son pouvoir est puisé dans l'énergie des autres, mais elle ne peut ni créer ni jouer ni aimer. En fait, j'ai compris que le pouvoir toxique de la Reine était tout simplement inférieur aux puissances de vie et de régénération de l'humain - mais comme tout prédateur, elle est très habile à faire croire le contraire !-

A partir de là, il a été facile d'écrire le dialogue et de pulvériser la Reine grâce au feu – c'est le sort qui attend la marâtre et les sœurs de Vassilissa lorsqu'elle rentre chez elle avec le crâne de la BabaYaga- Ce qui m'a causé un immense soulagement ! Je tenais à ce que ce soit Kay qui s'empare du feu, comme de son propre pouvoir, à ce moment-là, car c'est lui qui a été réduit en esclavage par la Reine et c'est un geste salutaire de légitime défense. Il reprend les rênes de sa vie, pour ainsi dire !

Le mot de la fin...

J'ai passé deux mois intenses à réécrire le texte, puis je l'ai laissé reposer et l'ai écrémé régulièrement pendant presque un an. C'est peu, par rapport à mes histoires personnelles qui sont beaucoup plus réticentes à sortir, c'est sans doute beaucoup par rapport à d'autres créateurs... Mais je n'en regrette pas une minute.

Puis pour la première fois de ma vie j'ai entièrement réécrit le conte en anglais, avec un bonheur encore plus grand !

Au final j'ai vécu la quête de Freya pas à pas, vibré souffert aimé et combattu avec elle, jusqu'à la délivrance de Kay. J'ai beaucoup d'admiration et de tendresse pour ce personnage, et l'écriture de cette histoire a été une expérience incroyable et inoubliable : chaque fois que je voulais rajouter une phrase ou un paragraphe, je recommençais ma lecture du début, et prise au piège de la trame, j'étais forcée de tout relire de A à Z avec un plaisir grandissant, comme si l'histoire se déroulait malgré moi, ou plutôt *à travers* moi.

C'est là la puissance du conte ranimé, un immense cadeau à vivre en tant que créateur, souvent assailli par l'angoisse de ne pas réussir à exprimer ce qui l'étouffe. Quelle allégresse de sentir une histoire vibrer et frétiler de vie autonome !

Le plaisir se prolonge aujourd'hui avec les réactions des lecteurs rencontrés dans les classes ou les salons du livre. Freya vit sa vie. Sur son passage se consomment les échardes et s'écroulent les forteresses de glace... C'est un honneur pour moi d'avoir conté son histoire et prolongé sa route !

Marie Diaz, mai 2011